

Bretagne

LIRE MARGUERITE DURAS

De la mère à l'amour par Alette Armel

Un barrage contre le Pacifique

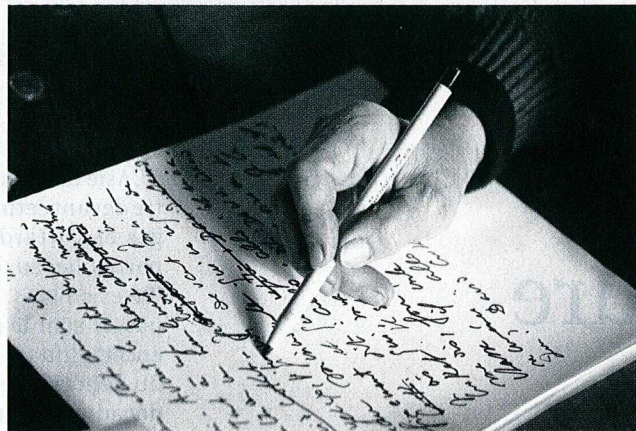
éd. Gallimard, 1950

La critique évoque Conrad, Melville ou Faulkner à propos de ce roman fondateur où est pour la première fois posé le cadre familial hantant toute une part de l'œuvre de Duras : une famille pauvre – la mère et ses deux enfants – en butte à la corruption de l'Administration coloniale et à la violence des éléments (la mer et la forêt tropicale), s'aime et se déchire, dans l'excès de la folie et un grand rire désespéré. Lorsque Suzanne, la fille, obtient le diamant de Monsieur Jo, sa mère la bat avec une injustice à la mesure de son désespoir face à l'arbitraire auquel elle se heurte. Dès les premières pages, sa mort est posée comme inéluctable : sa démesure ne peut rien contre la fatalité. La tragédie est là et il faut qu'elle s'accomplisse pour que Suzanne et son frère Joseph puissent partir « en même temps que le soleil ».

Le Ravissement de Lol V. Stein

éd. Gallimard, 1964

A propos de ce roman, Jacques Lacan a déclaré : « Marguerite Duras s'avère savoir sans moi ce que j'enseigne. » Elle décrit une forme de folie, une relation amoureuse se conjuguant à trois, dans une « déperdition de soi ». La contemplation de l'entente entre deux êtres provoque chez celle qui les observe un ravissement proche de l'extase mystique. Au bal de T. Beach, Anne-Marie Stretter enlève Michaël Richardson à sa fiancée, Lol V. Stein, et la femme rejetée se



PIERRE VIALLET / GAMMA

réapproprié l'amour dont elle est exclue par le regard, ne pouvant s'abstraire de la contemplation de la danse du couple, comme plus tard, elle reste fascinée par la rencontre entre son amie Tatiana Karl et Jacques Hold. Le livre s'avance dans le lent mouvement de la marche, porté par des phrases réduites au sujet et au verbe et rythmé par des répétitions lancinantes.

India Song

éd. Gallimard, 1974

Ce film culte a d'abord été une pièce de théâtre écrite par Marguerite Duras à partir de son roman *Le Vice-Consul*, puis une émission diffusée sur France Culture où s'entrecroisent des « voix extérieures au récit ». Par bribes, elles évoquent le parcours de la mendicante à travers la région des deltas, l'histoire du vice-consul de Lahore envoyé à Calcutta parce qu'il a tiré sur les lépreux, son amour sans retour pour Anne-Marie Stretter, la femme de l'ambassadeur. Elle donne un bal où se croisent des hommes qui, souvent, partent avec elle dans un hôtel des îles du delta. Le film tourné avec Delphine Seyrig et Michael Lonsdale dans les ruines de l'hôtel des Rothschild à Boulogne-Billancourt, « bâti par le son puis par la lumière », exerce sa fascination sur le spectateur en échappant à toutes les normes.

Savannah Bay

Éd. de Minuit, 1982

Créée en 1983 par Madeleine Renaud et Bulle Ogier au Théâtre du Rond-Point, cette pièce est entrée en 2002 au répertoire de la Comédie-Française, mise en scène par Éric Vigner, avec Catherine Samie et Catherine Hiegel. Deux femmes appartenant l'une à la génération des mères – elle s'appelle Madeleine, comme l'actrice qui depuis 1965, représente la mère de Marguerite Duras au théâtre – l'autre à celle des filles – elle est seulement la Jeune Femme – scrutent la mémoire, les souvenirs de la vieille dame et ses secrets. Une chanson de Piaf et un quintette de Schubert ponctuent ce dialogue troué par la douleur de ce qui s'est vécu, autrefois, sur le rivage, au bord d'une mer chaude, à Savannah Bay.

L'Amant

Éd. de Minuit, 1984

Ce roman a scellé la notoriété internationale de Marguerite Duras et touché un très large public. Il reprend l'histoire familiale déjà évoquée à plusieurs reprises et centrée autour de la figure de la mère, directrice d'école, aux bas de coton reprisés, ayant investi ses économies dans une concession

aux terres envahies par la mer. Mais ici, l'auteur revendique son identification avec la jeune fille qui a eu une liaison avec un jeune et riche Chinois, qui voulait tuer son frère aîné parce qu'il la surpassait dans l'amour de sa mère, et qui reste profondément marquée par la mort de son petit frère. Marguerite Duras évoque dans ce livre beaucoup plus qu'une liaison scandaleuse ayant pour cadre l'Indochine coloniale : le « je » qui narre l'histoire est placé au centre d'un tissu de relations amoureuses (entre mère et enfants, entre frères et sœur, entre amant et amante ou entre amantes) dont le dévoilement poétique touche au plus profond les lecteurs.

Emily L.

Éd. de Minuit, 1987

Fascinante mise en abyme, ce livre décrit deux couples, l'un observant l'autre, au bar de l'Hôtel la Marine à Quillebeuf, face à l'estuaire de la Seine où naviguent des pétroliers mais aussi un bac sur lequel ont pris place des Coréens. La narratrice, écrivain, dialogue avec son compagnon sur l'écriture et sur la nature de leur amour. Elle reconstitue également l'histoire de l'autre couple, le Captain et Emily L. qui a écrit des poèmes mais n'a pas supporté « la disparition d'un seul d'entre eux, celui sur la lumière d'hiver dans le parc de l'île de Wight ». Hommage à Emily Dickinson, ce roman à la première personne met aussi en scène la relation complexe que Marguerite Duras entretient avec Yann Andréa dans un quotidien dévoré par le désir et le tourment d'écrire.

L'œuvre de Marguerite Duras est ancrée dans des lieux qui vont de l'Indochine coloniale à sa maison de Neauphle-le-Château, de son appartement de Trouville jusqu'aux ruines de Césarée.

Les lieux de l'écriture

par Alette Armel*

*Alette Armel a écrit de nombreux textes sur Marguerite Duras, notamment deux livres : *Marguerite Duras et l'autobiographie* (éd. Castor astral, 1990) et *Marguerite Duras : les trois lieux de l'écrit* (éd. Christian Pirot, 1998).

C'est le crépuscule du monde. Le soleil rouge s'enfonce lentement dans l'épaisseur grise du ciel de nuit et la caméra reste figée dans la contemplation de cet instant, plusieurs minutes, trois minutes cinquante exactement, une éternité pour un plan de cinéma. Pendant que le générique annonce le titre du film, *India Song*, une chanson en langue étrangère troue le silence qui règne sur la plaine. Puis la chanteuse rit. « Folle » commente la voix qui file les mots autour desquels se tisse l'histoire : Savannakhet au Laos, Birmanie, Calcutta. Des rives du Mékong aux bouches du Gange, le territoire se définit, à l'intérieur des bornes posées par ces noms aux consonances de rêve. La géographie est précise, vérifiable : c'est avec une carte déployée devant elle que, dans sa maison de Neauphle-le-Château, Marguerite Duras a écrit le périple de la mendicante. La lumière peu à peu diminue et la nuit ramène la caméra à l'intérieur, vers le dessus d'un piano où des fleurs un peu molles veillent sur des photographies. Un serviteur indien, tout de blanc vêtu, ranime l'encens. L'histoire avance, portée par deux voix qui se répondent : la peur et l'amour, autour d'un personnage de femme à la chevelure rousse, Anne-Marie Stretter. Avec la lenteur, la chaleur s'installe et la musique annonce le bal. Les murs sont décrépis, les meubles sont les restes d'une ancienne splendeur.

L'Asie des colonies n'en finit pas de disparaître devant cette caméra qui évite les personnages et s'attarde sur la façade du vieil hôtel particulier aux balcons étayés par des échafaudages en bois. Le spectateur ne les remarque pas. Il sent le mélange des parfums, rose et encens, luttant contre les miasmes, la puanteur du dehors. Il est porté par cette atmosphère décadente dans la moiteur de l'été indien. Et pourtant l'escalier extérieur que Delphine Seyrig descend d'un pas lent est celui de la maison Rothschild, à Boulogne-Billancourt, palais désaffecté après avoir été réquisitionné par les Allemands pendant l'Occupation. Ce film dont le pouvoir envoûtant est très fortement lié à la magie exotique des lieux a été tourné dans la banlieue parisienne.

La contrée du film. « Le lieu invivable d'Anne-Marie Stretter », écrivait Marguerite Duras pendant qu'elle travaillait au découpage du film, « oriental, avec parc de lèpre, grillages-tulles aux fenêtres, salons en file, etc. on ne le trouvera jamais ». Elle a donc choisi pour le tournage la ruine Rothschild, à Boulogne, parce que « ce lieu n'a aucune vraisemblance, il est à fuir, inhabitable » et qu'ainsi l'intention, la nature du récit, l'impossibilité de rendre compte de la profondeur de la misère dans laquelle vit la mendicante, aux côtés des lépreux, et du luxe colonial au milieu duquel évoluent les danseurs du bal donné par Anne-Marie Stretter, deviennent sensibles pour le spectateur. Elle fuit le vraisemblable pour faire sentir le vrai. Lorsqu'ils ne cherchent plus à représenter, les films et les livres décrivent un territoire au-delà de toute géographie : celui de la misère, de l'amour impossible, de la mort qui rôde. Pour les atteindre, Marguerite Duras s'appuie sur du concret, sur la perspective d'une vaste salle dans l'hôtel des Rothschild où le piano à queue trône devant l'enfilade des fenêtres, sur un miroir où l'image se répercute à l'infini, sur une chanson laotienne qu'elle a recueillie, comme un ethnographe, auprès de réfugiés venus de cette région. Les lieux sont là, présents, il ne s'agit pas de s'en abstraire, mais pour *India Song* comme ensuite pour le tournage de *L'Amant*, « en aucun cas les images [des lieux] ne devraient "rendre compte" du récit, ou le prolonger ou l'illustrer [...elles sont] comme un dehors qu'aurait le film, ●●●